

NU LE GUÉPIER DU MONDE

5) L'ARTICLE DE RAYMOND CARTIER - 6) DANS LES RUES DE SAIGON - 7) LE VOYAGE DE POMPIDOU

27 mars 65



**DEVANT
MAO, L'OPÉRA DE PÉKIN
RIDICULISE L'ONCLE
SAM**

« Taato Meiti Cou Tzoui ! » (A bas l'impe-
rialisme américain !) A l'heure fixée par les
organisateur du meeting, 800 000 Péki-
nois ont débouché en rangs serrés sur
l'immense place de Tien An-Men criant
des slogans, brandissant des pancartes et
promenant des mannequins. Durant deux
jours et deux nuits, ce fut un carnaval
monstre. Mao Tsé-toung en profita pour
déclarer : « Toute agression contre le Viet-
nam-Nord sera considérée comme une
agression contre la Chine elle-même. Nous
sommes 750 millions, et unanimes. »

Etonnement à Pékin : Mao Tsé-toung fait sa première apparition depuis six mois pour assister au défilé.

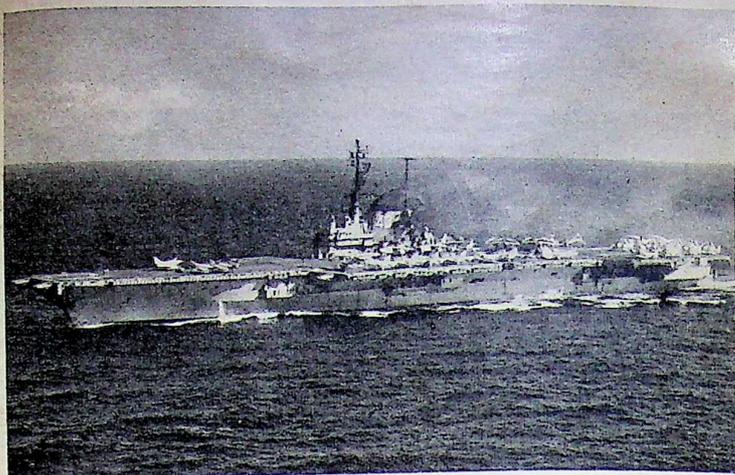


Dans les rues, des artistes de l'Opéra

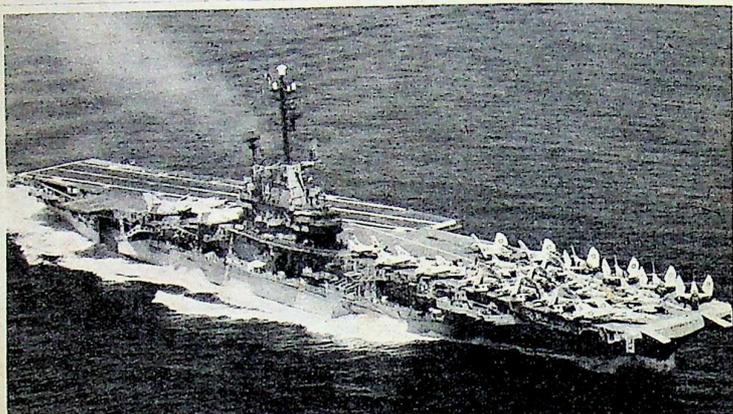


de Pékin miment les capitalistes de carnaval. La jeunesse des écoles fustige un Oncle Sam chargé de chaînes, au milieu des applaudissements.

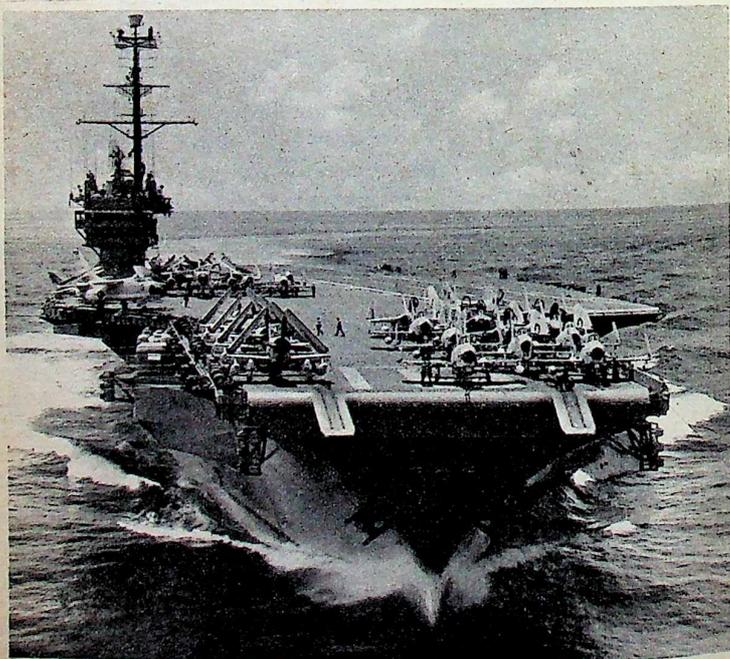
INTERVENEZ AVAIT ORDONNÉ JOHNSON A SA VII^e FLOTTE



Le porte-avions « Coral Sea ».



Le « Ticonderoga ».

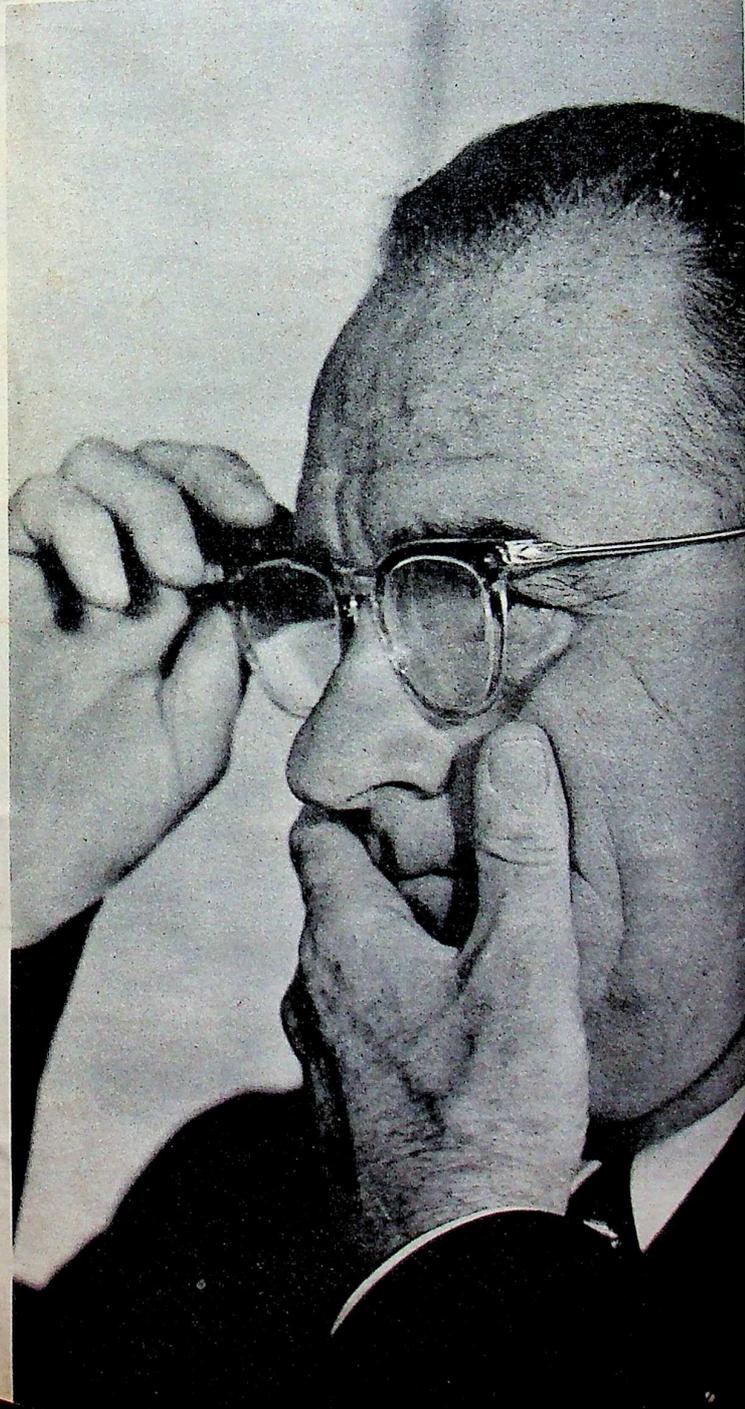


Le « Ranger ».

Le moustique a piqué le taureau. Rendu furieux, le taureau fonce sur le moustique. C'est toute l'histoire de la riposte de Johnson aux attaques-surprises du Vietcong. Il lance sa 7^e flotte dans la bataille, mais d'une façon calculée.

PHOTOS : DANIEL CAMUS (P. 69 et 76) / HATHUC KHAN (P. 64, 65, 74, 75, 78, 79) / CHARLES BONNAY (P. 62, 63, 66, 67, 81) / LARRY BURROWS (P. 68) et AKIMIKO OKAMURA (« Life ») P. 70, 71, 72, 73).

Johnson : « Il est facile de déclencher une guerre, mais pas de l'arrêter. »





Chasseurs et bombardiers décollent des porte-avions Hancock, Ranger et Coral Sea (ci-dessus) pour bombarder Chanh-Hoa. Trois de ces appareils seront abattus.

**OBJECTIF :
LA ROUTE DES ARMES
MAIS TOUS NE
REVIENNENT PAS**

C'était le premier échelon de l'« esca-
lade », la réponse du Sud aux treize
ponts et aux sept voies ferrées détruits
par le Vietcong : 80 tonnes de bombes
lâchées sur les cent quarante baraqué-
ments de Chap Le, au Nord-Vietnam.
Un coup venait d'être porté à l'un des
camps où les éléments vietcongs sont
régulièrement armés et entraînés par
les cadres du général Giap. Surprises
par l'implacable pilonnage (à droite sur
notre photo), les dernières sentinelles
viets s'enfuient : une demi-heure avant
l'attaque, le radar avait donné l'alerte,
et les hommes des commandos avaient
eu le temps de s'abriter dans les sous-
bois. Aux chasseurs Crusader et aux
bombardiers légers Skyhawk se sont
 joints, pour la première fois, des F-4
Phantom (chasseurs volant à mach 2).
Pertes : 3 avions, et un pilote capturé.



Un prisonnier, le capitaine Robert H. Shumaker : son avion a été abattu au Nord-Vietnam, le soir même il passe à la TV chinoise.

Au-dessus et devant le camion



incendié, trois Viets. A l'extrême droite, dans la tranchée, deux Viets se sont mis à l'abri. Tous s'enfuient sous les bombes des Skyraider sud-vietnamiens.

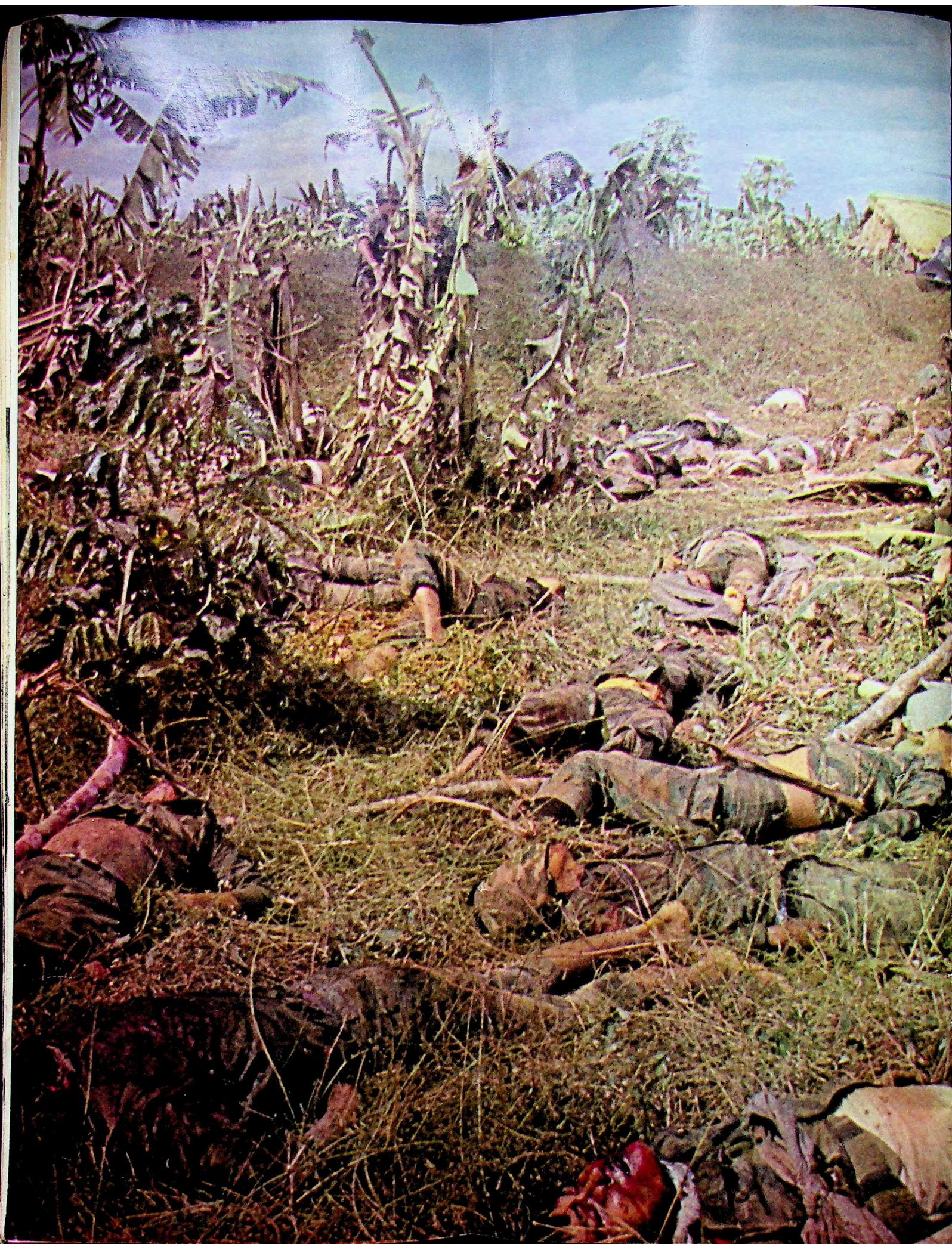
COMMENT LE PIÈGE S'EST REFERMÉ SUR LES AMÉRICAINS

DEPUIS QUATRE ANS
SAIGON ACCUEILLAIT SES
« INSTRUCTEURS » AVEC
DES FLEURS...

C'est le président Kennedy qui, à la demande de Diem, décida, en 1960, d'envoyer les premiers Américains. Des « instructeurs », car les accords de Genève interdisaient la présence de forces armées étrangères. Les 4 000 « conseillers » chargés d'encadrer les 450 000 hommes de l'armée vietnamienne furent accueillis en triomphateurs, comme sur notre photo prise il n'y a que trois mois. 16 000 soldats américains les suivirent, chargés d'organiser des bases et d'entretenir le matériel. La VII^e flotte — 125 bateaux et 650 avions — croisait en permanence au sud du 17^e parallèle. Pendant quatre ans, pour les Américains, la situation parut sans dangers réels. Mais peu à peu le piège se referma. C'est ce que vous fait revivre le reportage présenté dans nos pages suivantes.



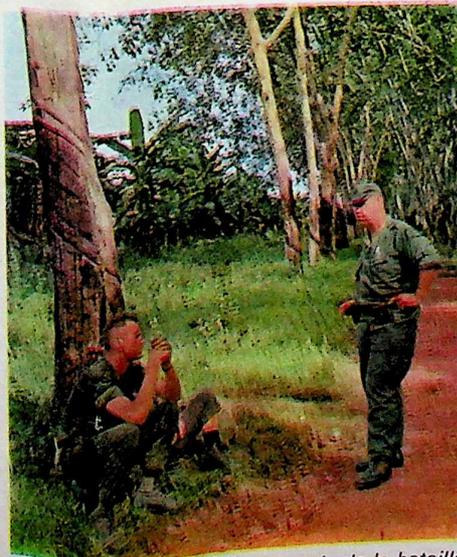




MAIS A NOËL 1964,
C'EST LE MASSACRE DE
BINH GIA. LA VRAIE GUERRE
COMMENCE



Des troncs d'hévéas servent de brancards pour emporter les blessés et les morts.



Deux « conseillers » U.S. rescapés de la bataille.
◀ Bilan : 500 morts vietnamiens, 17 américains.

Binh Gia, une base à 65 km de Saigon, fut le théâtre du début d'une véritable guerre. Le 28 décembre 1964, les rebelles s'emparaient du poste, laissant les troupes gouvernementales s'enfoncer dans la nasse. Puis, soudain, surgissant des plantations et des grottes, ils les encerclaient. Le combat dura six jours. Ce fut un petit Dien-Bien-Phu. Pour la première fois, 20 sky-raidiers et 80 hélicoptères avaient été engagés en même temps. 4 bombardiers et 36 hélicoptères furent descendus en flammes. Un colonel américain déclara : « Nous avons chassé le Vietcong de la ville, mais pas de la région. » Tout ne fait que commencer...



L'OPÉRATION HÉLICOPTÈRE N'AVAIT PU STOPPER LA GUÉRILLA

L'aide U.S. au Sud-Vietnam (2 milliards de dollars) s'était traduite d'abord par une nuée d'hélicoptères. Les Américains avaient pensé que ce matériel suffirait à mater la rébellion. Souvent on en voyait « plus de cent dans le ciel obscurcissant le soleil ». La plupart des routes étaient en effet contrôlées par le Vietcong et les opérations punitives ne pouvaient qu'être hélicoptérées. Mais les vulnérables « X Bell » furent des cibles faciles pour les tireurs d'élite rebelles dissimulés dans la jungle.





L'œil aux aguets, ce lieutenant U.S. progresse dans la rizière en tête du commando : l'ennemi, invisible, est peut-être caché à dix pas de lui.

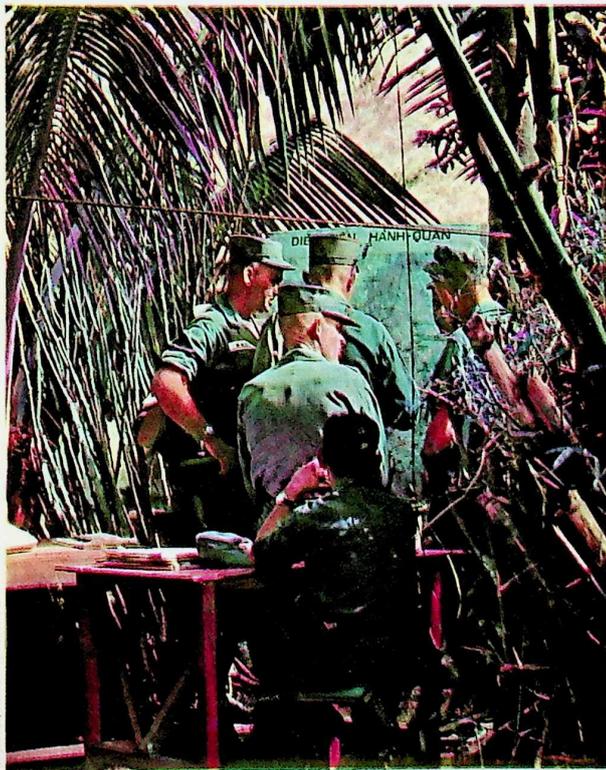
Le comm



DANS LES MARÉCAGES, UN ENNEMI INVISIBLE ATTENDAIT LES PARAS

Le rôle des instructeurs américains : encadrer les « Special Forces » de l'armée vietnamienne, des « baroudeurs » chargés de missions de commandos dans la brousse. A côté de chaque capitaine vietnamien, un lieutenant américain. Sur le terrain, les techniques de la guerre moderne ont perdu leurs droits : le combattant reste toujours à la merci d'un piège caché, comme la tige de bambou savamment aiguisée, plantée entre les hautes herbes et qui peut percer la semelle des « pataugas » made in U.S.A. Tous les guerilleros vietcongs ont pour slogan la phrase de Mao Tsé-toung : « Donnez-moi trois hommes et je prends un village. Il suffit que j'utilise *tous* les moyens. »

Briefing improvisé à l'abri de la forêt autour de la carte.



Au milieu d'un arroyo, c'est un général des « Special Forces ».



ando franchit un gué. La mitrailleuse a été « piégée », au cas où elle deviendrait butin.

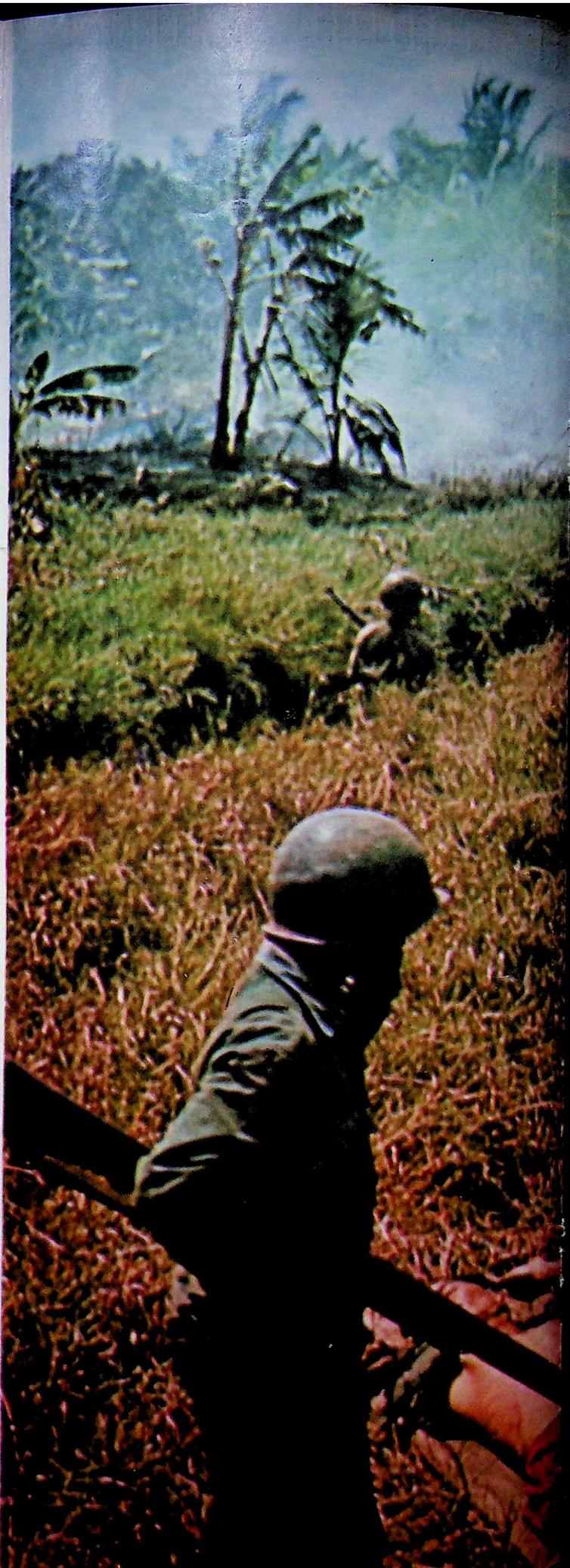


Sur un brancard, le lieutenant américain tué par une balle en pleine poitrine.

DANS CE COMBAT SANS PITIÉ LES INSTRUCTEURS SONT AU PREMIER RANG

Ces photos sont l'histoire d'une amitié qui dura jusqu'à la mort. Un lieutenant U.S. et un capitaine vietnamien défendaient, côte à côte, la petite ville de Ki-En-Long. Côte à côte, chaque soir, ils se chauffaient au feu de camp. Au cours d'une patrouille ils virent briller un obusier vietcong au milieu d'un taillis. Le capitaine vietnamien chargea à pied. Mais au bout de 200 mètres, il s'abattit le genou fracassé. L'Américain courut vers lui pour l'aider et le mettre à l'abri : une balle l'atteignit en pleine poitrine. Le photographe de « Life », O Kamura, a filmé cette scène émouvante : il rapporte que le lendemain, le capitaine vietnamien, surmontant sa douleur et boitant, réorganisait ses hommes, mais murmurait sans arrêt : « Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste... »

Une main, celle d'un docteur, sort d'un véhicule blindé pour tâter le pouls du lieutenant. Geste vain. Au côté du lieutenant, torse nu, un soldat vietnamien.



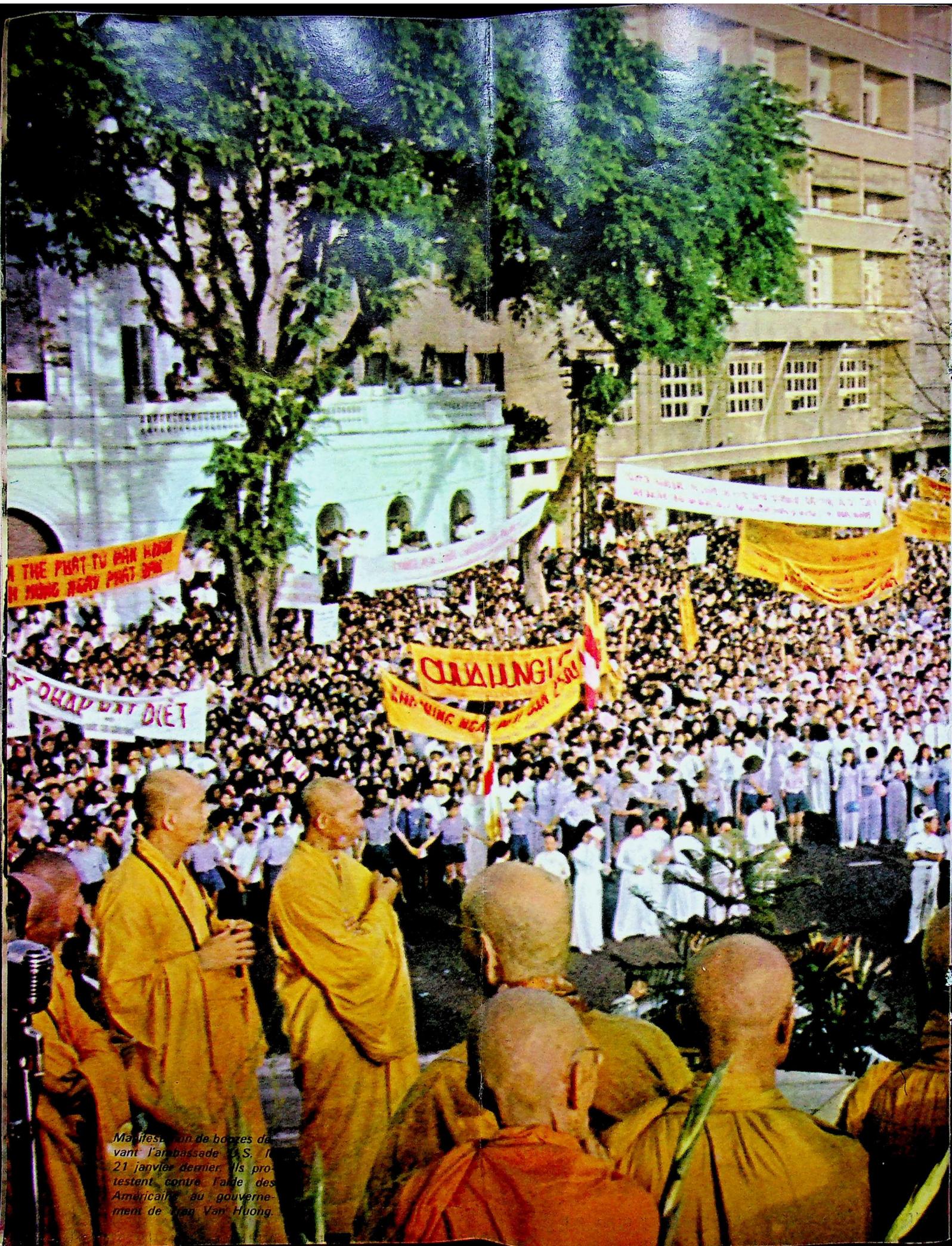






POUR LES VIETNAMIENS LA GUERRE FRATRICIDE DURE DEPUIS VINGT ANS

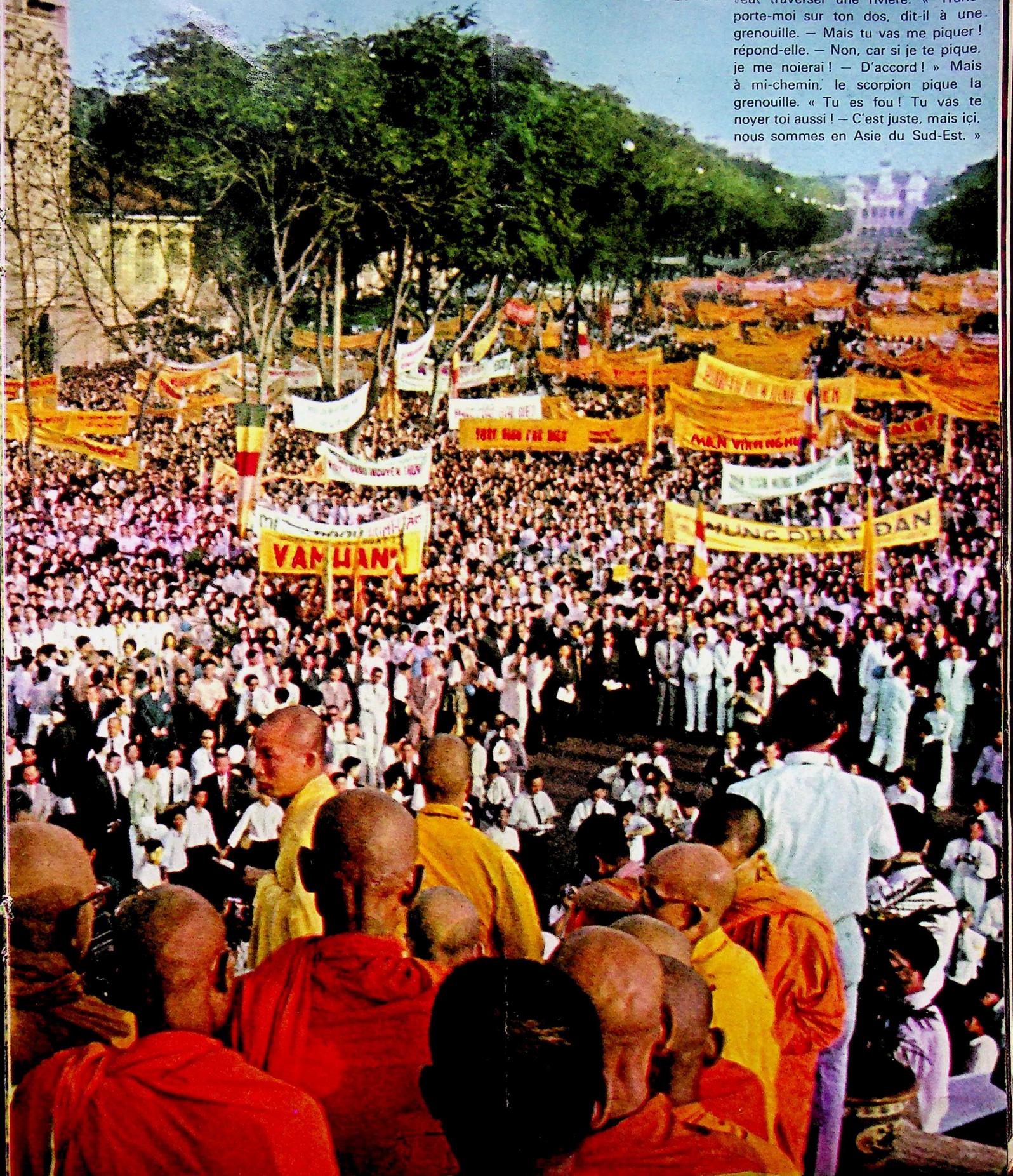
Pourtant, au Vietnam, le mot pitié n'existe plus. Ici, depuis vingt-cinq ans, c'est la guerre civile. Trop de soldats morts, de villages brûlés, de familles décimées, d'enfants et de femmes torturés. De part et d'autre, dans les yeux des combattants, reste le souvenir atroce d'une vision qui ne peut laisser place au pardon. Ci-contre, un soldat vietnamien tient dans ses bras le corps de son petit garçon, brûlé vif, qu'il a enveloppé dans la natte de sa maison : le Vietcong a réussi un raid dans le village qu'il était chargé de protéger et où vivait sa famille. A gauche, c'est un tout jeune prisonnier vietcong dont le village a été cerné par les hélicoptères sudistes. Pour lui faire avouer où se trouvaient cachées les armes, on lui a fait boire, après lui avoir coincé la poitrine sous un tronc d'arbre, plusieurs dizaines de litres d'eau. Il n'a pas parlé. O Kamura, le photographe de « Life » a voulu empêcher l'officier vietnamien de le torturer. « Laissez-moi tranquille, a crié celui-ci. C'est mon devoir. »



Manifestation de bouddes devant l'ambassade U.S. le 21 janvier dernier. Ils protestent contre l'aide des Américains au gouvernement de Phan Van Huong.

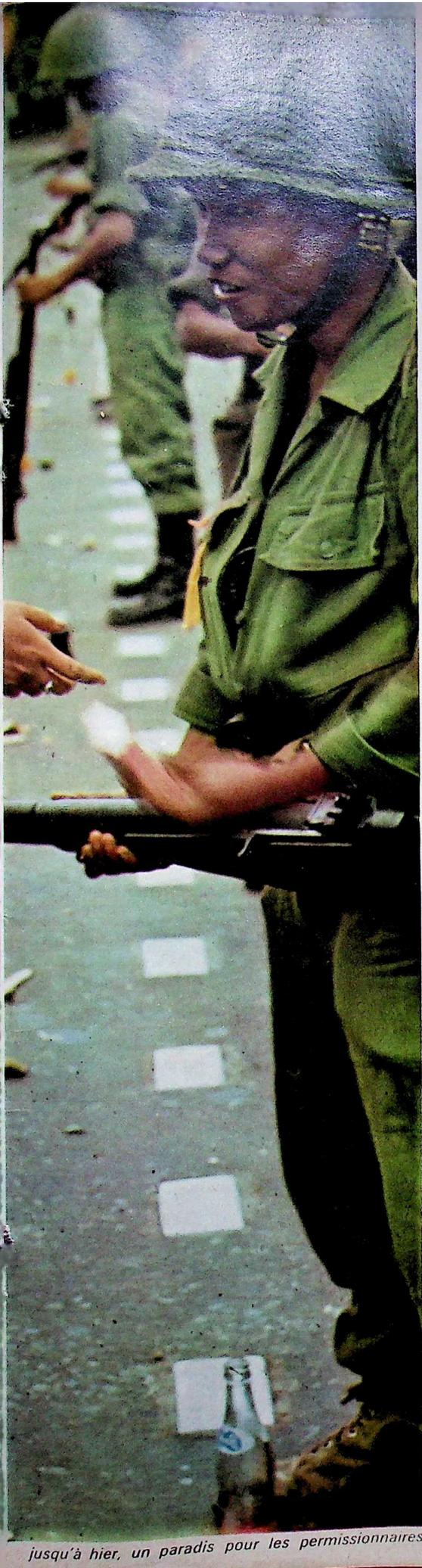
MÊME SAIGON EST UNE VILLE DÉCHIRÉE OÙ S'AFFRONTENT BOUDDHISTES ET CHRÉTIENS

À Saïgon, quatorze gouvernements se sont succédé depuis dix ans. La guerre civile se double d'une lutte religieuse. Une fable résume le drame absurde de ce pays. Un scorpion veut traverser une rivière. « Transporte-moi sur ton dos, dit-il à une grenouille. — Mais tu vas me piquer ! répond-elle. — Non, car si je te pique, je me noierai ! — D'accord ! » Mais à mi-chemin, le scorpion pique la grenouille. « Tu es fou ! Tu vas te noyer toi aussi ! — C'est juste, mais ici, nous sommes en Asie du Sud-Est. »





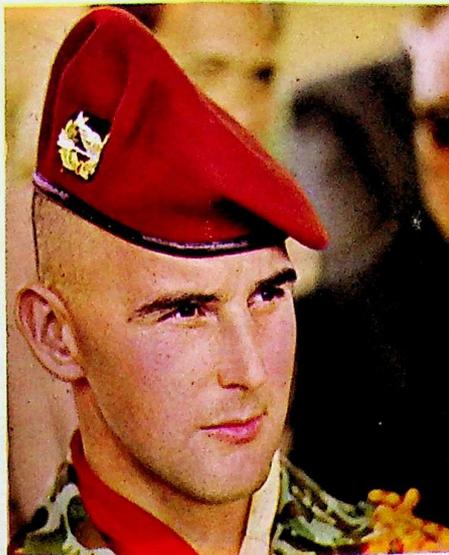
Boulevard Leloi, une haie de soldats vietnamiens barre la route. Les jeunes Saïgonaises viennent bavarder avec leurs défenseurs. Saïgon, c'était.



A Saïgon, autrefois une des plus joyeuses capitales du Sud-Est asiatique, les célèbres taxi-girls ont aujourd'hui presque disparu. Les baroudeurs en permission se retrouvent dans les bars de l'ancienne rue Catinat, aujourd'hui rue Tu Do (il y en a un toutes les deux maisons), et boivent tristement, entre eux, des bières et des Coca-Cola. Ils ont reçu l'ordre de ne pas parader comme des héros — fait unique dans les armées d'élite du monde entier. Pendant six mois aux U.S.A., les Américains ont suivi des cours de vietnamien. On les a recrutés principalement parmi les hommes de petite taille afin qu'ils ne se singularisent pas dans les rangs vietnamiens. Ils ont reçu une consigne particulièrement étrange : se méfier des jeunes filles à la poitrine trop opulente. Parfois ces jeunes filles étaient de jeunes rebelles qui cachaient deux grenades quadrillées sur leur buste.

DANS LEUR ANCIEN PARADIS, LES PERMISSIONNAIRES ONT PERDU LE SOURIRE

Pour cet Américain, le béret des paras français. Pour ce Vietnamien, chapeau et cigare américains.



A Saïgon, au cabaret « le Mandarin », devant les soldats on danse encore le « French Cancan ».



jusqu'à hier, un paradis pour les permissionnaires.





Cinq heures du matin. Assisté par un aumônier militaire, le jeune étudiant catholique Le Hong Tu est lié au poteau d'exécution. Il avait tenté d'assassiner l'ambassadeur U.S. Nolting. Du monde entier, des lettres avaient demandé sa grâce mais elle a été refusée. A Saigon on n'oublie pas la consigne donnée par Mao Tsé-toung il y a vingt ans : « Un guerillero, c'est quelqu'un qui circule dans la population locale comme un poisson dans l'eau. » Cette guerre sans front n'est pas une guerre pour Occidentaux. Comme les Français, il y a dix ans, les Américains viennent d'en faire l'amère expérience.

L'AMÉRIQUE NE CROIT PAS A UNE

Symbole : quand Alexis Kossyguine quitta Moscou, le 2 février, pour un voyage énigmatique en Extrême-Orient, l'ambassadeur de la Chine populaire, S. Exc. le camarade Pan Tsu-li, brillait par son absence dans le groupe des officiels présents à l'aéroport. Quand le Premier soviétique revint, treize jours plus tard, S. Exc. Pan Tsu-li était au premier rang du comité d'accueil.

Que vaut le symbole ? N'a-t-il qu'une importance superficielle ? Signifie-t-il, au contraire, que les bombes américaines sur le Nord-Vietnam ont, sinon réconcilié, du moins rétabli une unité d'action réelle, une solidarité effective entre l'U. R. S. S. et la Chine ? La paix et la guerre peut-être, en tout cas la tranquillité du monde, sont suspendues à cette question.

Les analystes des problèmes communistes sont unanimes : le conflit doctrinal reste entier. La conférence des vingt-six partis envisagée à Moscou pour le début de mars soulève les mêmes difficultés, et les querelles intestines, obscures pour les profanes, dramatiques pour les fidèles, conservent toute leur violence. Le 14 février, plusieurs jours après les raids américains, le journal officiel chinois *Jin Lin Min Pao* (« Quotidien du Peuple ») a publié, en réponse à une « Lettre ouverte des communistes russes », un nouveau document anti-soviétique au moins aussi violent et aussi intransigent que tous les précédents : éloge de Staline, condamnation du kroutchevisme sans Kroutchev, flétrissure du « révisionnisme moderne », etc. Le lendemain, 16 février, la petite cloche européenne qui fait écho au gros bourdon de Pékin, le journal albanais *Zeri i popullit*, qualifiait Brejnev, Kossyguine et Mikoyan de « traîtres renégats au marxisme » et les avertissait qu'ils auraient, « comme leur chef Kroutchev, le sort fatal de tous les traîtres ». L'invective n'a pas baissé d'un ton.

Du côté russe, si de pareilles violences verbales sont absentes, la campagne antichinoise se poursuit. Le texte du communiqué qui a suivi la rencontre de Kossyguine et des dirigeants de Hanoï, l'absence de toute allusion à l'aide économique soviétique, donnent à penser que la discussion a été très dure et que les efforts russes pour desserrer les liens entre le Nord-Vietnam et la Chine ont échoué. L'impression est la même en Corée du Nord. Ni ici ni là les Russes n'ont rallié les gouvernements et les partis locaux à la conférence du 1^{er} mars, qu'ils exigent, et dont les Chinois ne veulent pas. Le voyage idéologiquement aventureux du nouveau M. K., voyage si désagréablement contrarié par la recrudescence d'activité du Vietcong (coïncidence ou préméditation ?) s'est achevé par un échec.

Mais les Russes persévèrent. L'un des personnages les plus importants de la hiérarchie soviétique, Tchélépine, travaille actuellement la Mongolie extérieure et la fraction prorusse du P. C. japonais, en vio-

lente bataille contre la fraction chinoise, reçoit de Moscou une aide matérielle considérable et un appui moral sans réserve. Attaquée dans ses satellites d'Europe, la Russie contre-attaque la Chine dans les vassaux de celle-ci en Asie. Les bombes américaines n'ont rien changé.

Certains analystes vont plus loin. Ils soutiennent que la tension interne, que l'incompatibilité du communisme soviétique et du communisme asiatique se sont aggravées. Le premier reste fidèle à la coexistence pacifique. Le second trouve dans les événements du Vietnam des arguments nouveaux pour l'anathémiser. « Votre révisionnisme, votre abdication devant le capitalisme, disent les Chinois, étaient des positions si fausses que vous avez été contraints de les abandonner devant la recrudescence d'agressivité que vous avez provoquée de la part de nos ennemis mortels... Reconnaissez, expiez votre erreur... » La lutte pour la direction du mouvement communiste mondial s'entremêle à la crise internationale ouverte en Asie. Les Chinois y cherchent — et les Russes le savent — une victoire idéologique et politique de première grandeur.

JUSQU'OU LA RUSSIE PEUT-ELLE ETRE ENTRAINEE ?

La façade d'amitié reconstruite par les événements du Nord-Vietnam est donc mince et factice. Il ne s'ensuit pas que le danger mondial né dans le Sud-Est asiatique soit négligeable. La Russie est entraînée contre son goût, mais elle l'est. Jusqu'ou peut-elle l'être ? On l'ignore et elle l'ignore. Ceux qui l'entraînent le plus dangereusement ne sont peut-être pas les gouvernements de Pékin, ni même peut-être les gouvernants de Hanoï, mais les chefs des guérillas du Vietcong, moins télécommandés qu'on ne le dit. Ils sont grisés par les effluves de la victoire prochaine. Ils sont parfaitement indifférents au risque d'une guerre planétaire et nucléaire. Leurs mains rustiques et fanatiques jouent avec le sort du monde, y compris l'U. R. S. S.

Lors d'une récente conférence de presse, un journaliste indigné demanda à McNamara comment il était concevable que la plus forte nation militaire du monde fût incapable de protéger ses soldats. Le secrétaire à la Défense n'eut aucune peine à démontrer que des attaques comme celles du Brink Hotel de Saigon, de Pleiku et de Quinhon sont pratiquement impossibles à prévenir. Les Américains connaissent ce que les Français ont connu si longtemps en Indochine et en Algérie : la guerre contre une armée sans uniforme, dans laquelle le terroriste le plus dangereux est indiscernable du passant, du paysan les plus inoffensifs. A Pleiku, par exemple, des précautions très sérieuses avaient été prises pour la protection de la base aérienne. Mais comment empêcher qu'une équipe volante,

dont les membres sont habillés en coolies, mette en batterie quatre mortiers de 81 qui, en trois minutes, tirent 55 obus, causant 8 tués et 62 blessés ? Toutes les installations, tous les cantonnements américains au Sud-Vietnam sont vulnérables. Ils ont été, depuis peu délibérément attaqués par le Vietcong comme les objectifs les plus propres à aggraver, à dramatiser le conflit. Ils le seront encore, ils le seront de plus en plus.

La chaîne des conséquences continue à se dérouler ; l'escalier roulant du risque monte toujours.

En face de cette situation préoccupante, l'Amérique n'est pas en état de réelle alarme. Rien d'analogue avec l'émotion, mais aussi la résolution nationale, le durcissement de la volonté, l'exaltation du courage qui furent si remarquables quand le heurt imminent de l'U.S. Navy et des navires soviétiques apportant des missiles à Cuba permettait de redouter le pire à tout instant. Rien d'analogue même avec la colère froide, l'humiliation vengeresse, les dents serrées qui accueillirent les premiers revers de la guerre de Corée. Malgré les avertissements russes, malgré le spectre d'une guerre mondiale évoquée par la *Pravda*, l'Amérique ne croit pas encore à la gravité du péril. Le mot qui peint le mieux son état d'esprit est celui de malaise. Et le terme qui caractérise le mieux l'affaire d'Indochine pour l'opinion publique est celui de guerre inexplicquée — « an unexplained war ».

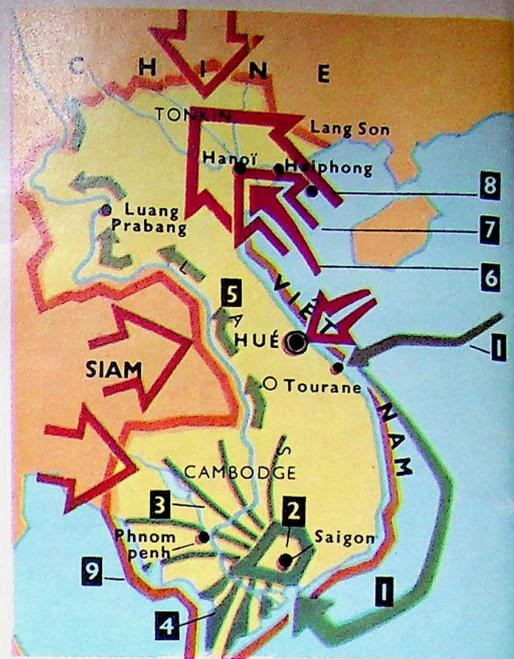
Autant qu'on puisse le savoir, les représailles décidées contre les dépôts de Dong Hoi et de Vinh Linh, puis contre les états-majors divisionnaire et régimentaire de Chep Le et de Chan Hoa, n'ont soulevé aucune contestation au Conseil de sécurité. Il est vrai que le secrétaire d'Etat Dean Rusk, réputé hostile à la poursuite, et à plus forte raison à l'extension de la guerre, soignait encore en Floride le « virus » qui, derrière Johnson, a couché tout le cabinet américain. McNamara fut tiré du lit pour la circonstance, arriva avec une pointe de fièvre et donna son assentiment inconditionnel à une action réclamée depuis longtemps par le général Maxwell Taylor, ambassadeur à Saigon. Comme le cabinet, le Conseil de sécurité n'est qu'un organe consultatif, la responsabilité incombe intégralement et sans partage au président. Johnson l'a prise à sa manière, c'est-à-dire avec un mélange d'autorité et de flegme, de modération et de résolution.

... Sur le trottoir de la Maison-Blanche, trois cents femmes, appartenant à une organisation pacifiste, promenaient en silence des pancartes flétrissant les représailles, exigeant la fin de la guerre et le retour des boys...

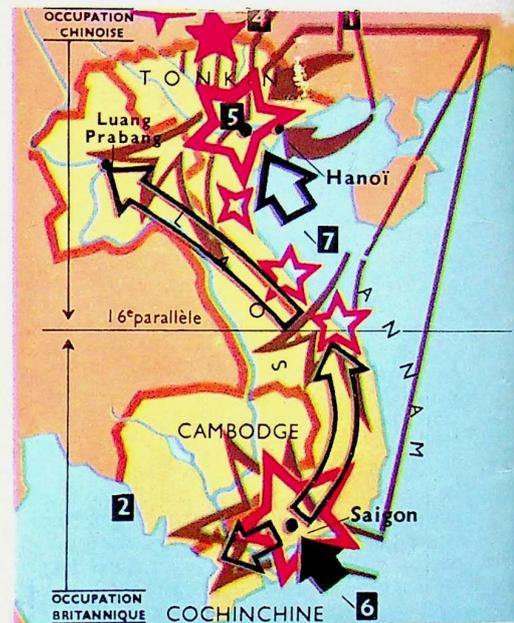
Trois cents femmes qui se taisent ne représentent pas nécessairement l'opinion d'une nation. Les deux bombardements au nord du 17^e parallèle furent approuvés pratique-



D/ LA GUERRE AMÉRICAINNE AU VIETNAM



A/ LA COLONISATION



B/ L'OCCUPATION JAPONAISE



C/ LA GUERRE FRANCO-VIETNAMIENNE

VINGT-QUATRE HEURES D

Un Vietnamien a dit à notre
envoyé spécial Jean Durieux : « Beaucoup
de sang et après seulement la paix. »

Sur l'aérodrome de Tan Son Nhut, une compagnie de Marines en grande tenue — casque chromé et foulard blanc — rend les honneurs.

Pendant que le bugle sonne « aux morts », huit cercueils recouverts du drapeau américain sont chargés sur un avion cargo C 123. La dernière note s'éteint. Le pilote met les moteurs en route. A trois cents mètres de là, devant le salon d'honneur, les dix-sept Skyraiders qui reviennent du bombardement de Vinh Linh sont rangés en demi-cercle. Un petit homme mince, le général Nguyen Cao Khy, sanglé dans une tenue d'aviateur, prononce un discours devant un micro. Au pied des appareils, les pilotes en combinaison noire l'écoutent au garde-à-vous. Leurs épaules sont chargées de guirlandes de fleurs.

Plus loin encore, une longue théorie de femmes et d'enfants américains quittent les bâtiments de l'aérogare entre une double haie de fusiliers marins l'arme au poing et s'acheminent vers un Boeing de la Panam. Au bout de la file, une mère tire son fils — un enfant blond qui regarde en arrière — par le bras. Dans la salle d'attente, il ne reste plus, le nez collé à la vitre, qu'une « boyesse » qui pleure.

0 HEURE

Le pianiste Le Van Tien — pantalon noir et chemise à rayures — joue « Star dust », pianissimo. Huit Américains à la tête rasée, le pantalon serré dans des leggings sont assis en rang le long du bar du Majestic. Ils se regardent dans le miroir. Ils ne boivent pas. Ils parlent peu.

Assis dans deux fauteuils, un garçon maigre aux cheveux roux et une Saïgonnaise se tiennent par la main.

Dehors, par-delà les eaux noires de la rivière, par-delà les lumières en chapelet de l'escorteur de garde et les phares des cargos qui char-

gent et débarquent, inlassablement, on tire le canon.

Le rouquin et la Vietnamienne ne se quittent pas des yeux. 6 heures. Dans tous les hôtels de la ville, le réveil sonne. Trente minutes plus tard, les escaliers résonnent des pas des hommes en battle dress et rangers qui vont prendre leur tour d'opération. On les voit remonter la rue Catinat vers le rendez-vous des cars Dodge, ces lourds véhicules rectangulaires aux fenêtres étroites dans lesquels ils montent, retenant de la main la crosse du revolver à barillet lacé bas sur la cuisse droite, à la cow-boy.

11 HEURES

La ville s'anime. Les terrasses des cafés se remplissent. Rassemblés autour d'une table carrée en bois rouge des « pousses » torse nu, impassibles, les muscless tendus sous la peau brune, écoutent un jeune homme en chemise blanche. Le jeune homme vient du Nord. Il évoque les communistes, dépeint les rues vides d'Hanoi et lit une lettre de sa sœur qui vit là-bas et lui écrit via Paris.

« ... Nous n'avons pas le temps de nous ennuyer. La journée de travail terminée, après les huit heures d'usine et la culture physique matinale, nous pourrions avoir la tête vide. Heureusement, il y a alors des cours d'éducation politique qui nous empêchent de céder à l'indolence. J'ajoute que, depuis un mois, nous sommes particulièrement heureux. Papa a enfin obtenu un bon pour le vélo qu'il attendait depuis six ans. Il n'aura plus deux heures de marche à faire pour aller à la Faculté. Oui, nous sommes particulièrement heureux. »

Autour du lecteur, les physiologies ne changent pas d'expression.

— Vous trouvez que c'est une vie ?

Une tête se penche, se redresse :

— Nous, répond l'homme...

on n'a pas d'opinion. Quel que soit le côté qu'on choisit, on ne sait jamais de quoi on sera coupable.

Jamais Saigon n'a paru plus riche, plus gai. Les magasins regorgent de tissus américains. Cinq palaces à air conditionné ont détrôné le vieux Majestic. Quinze bars se sont ouverts rue Catinat à l'enseigne du « Blue Angel » ou du « Thirty Five ». L'artisanat local produit en masse des laques qui débordent jusque sur le trottoir. Les visages sourient et les rires ponctuent les conversations.

Pourtant, cette gaieté a quelque chose de désespéré et cette richesse quelque chose de factice. On a un peu le sentiment, à Saigon, de se trouver à Berlin-Ouest en temps de crise. Le budget de la ville avait été fixé le 1^{er} janvier 64, par un décret, à 22 milliards de recettes comprenant 12 milliards d'impôts et 10 milliards d'aide U.S. Les dépenses prévues à 29 milliards. En juin, un deuxième décret intervint annonçant 36 milliards de dépenses. La façon dont ce supplément de déficit a été comblé reste un mystère. Mystère aussi, l'économie de la ville où 57.000 salariés seulement sont recensés pour trois millions d'habitants et où la majorité de la population qui produit peu vit entièrement sur le commerce. En fait, Saigon, qui s'est enrichi dans la guerre, tire maintenant ses derniers obus. On a cessé depuis deux mois de payer les 100.000 piastres de pourboires qui permettent d'ouvrir un bar à Américains. L'opération qui consistait à acheter un terrain, construire une villa et amortir la dépense en faisant payer deux ans de loyer d'avance aux conseillers techniques, n'est plus rentable depuis le départ des familles. Il reste les soldes en dollars qui se dépensent dans les lumières tamisées d'un des deux cents bars ou des cinquante boîtes de nuit où les attractions venues de Hong-Kong et annoncées à grand renfort de néon, changent chaque quinzaine.

Un Irlandais dégingandé

descend la rue Catinat. Un gosse court après lui en brandissant « News Week ». L'homme détourne la tête. L'enfant court de plus belle. De guerre lasse, l'autre s'arrête. Alors, son persécuteur ouvre le journal et lui montre du doigt une photo : celle d'Ho Chi Minh.

— « Number one », dit le gosse et il s'enfuit en riant. L'année dernière, le général Khanh avait déclaré :

« Je suis contre la dictature militaire », et il s'était rasé la barbe. Dimanche, on l'a vu pour la première fois depuis six mois sur les images des actualités du cinéma Eden. Le général présidait une cérémonie. On l'a vu d'abord de dos. Et puis, il s'est retourné. La salle a éclaté de rire. La barbe avait repoussé.

Après avoir franchi des eaux étroites sur lesquelles mordent les paillotes à pilotis l'avenue Va Di Nguoi s'enfoncé dans le grouillement du quartier de Phu Nhan, la « banlieue prospère ». Elle file tout droit pendant plusieurs kilomètres entre une double rangée de poteries, d'éléphants de terre cuite caparaçonnées d'émail, de boutiques et de cercueils rouge et argent. Des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants, pour la plupart à demi nus, naissent, mangent, s'injurient et meurent sur les trottoirs. Sur la chaussée, les moto-pousses, les camions militaires, les bicyclettes à deux passagers, les taxis à bout d'amortisseurs, les cars qui vomissent têtes et membres par toutes les ouvertures, quelques limousines climatisées, s'entre-croisent à pleine vitesse.

A 2.000 mètres environ au-delà de l'Arroyo, un calicot sert d'arc de triomphe à un chemin de poussière. Cette ruelle habitée par une foule de gosses en haillons et défendue par des statues géantes de la Vierge Marie, répliques exactes de l'art saint-sulpicien, conduit au cœur de la paroisse des réfugiés catholiques de Phat Diem — « beauté et prospérité ». La cure est une baraque en bois près de l'école. Des photos du concile, une effigie gran-

ANS SAIGON EN GUERRE

leur nature de Jean XXIII, en carton, et une tapisserie représentant la Cène, décorent les cloisons du salon de réception.

Le père Khin, cheveux grisonnants, visage énergique et son interprète un jeune vicaire qui rit sans arrêt, offrent le thé dans des tasses de porcelaine bleue. Par la fenêtre, on entend un grand bruissement de voix qui passent du grave à l'aigu. Ce sont les deux mille enfants de l'école qui chantent leur prière.

Les 400 000 catholiques de Saigon, plus précisément les 100 000 réfugiés et plus exactement les 3 600 paroissiens de Phat Diem, qui ont tout abandonné au Vietminh, soit au moment des accords de Genève, soit depuis, sont farouchement anticommunistes. Au temps des Français, le père Khin a combattu dans les groupes d'auto-défense où il portait le grade de commandant. Jour après jour, la pression du Vietcong se fait plus forte sur la communauté qu'il administre.

— Ils sont venus pour détruire notre imprimerie, dit le père. Nous les avons reçus à coup de bâtons et de couteaux. Et nous avons sauvé notre journal. Ils nous mènent la vie dure, mais nous ne nous laissons pas faire.

Depuis la chute de Diem, nous ne recevons plus aucun subside du gouvernement. C'est le Secours Catholique International qui nous aide à vivre. Nous ne redoutons pas les communistes. Nous saurons nous défendre, par les armes s'il le faut.

L'interprète se tourne vers moi. Il est joyeux.

— Nous avons de l'entraînement.

Le père reprend la parole. Il s'exprime lentement, d'une voix profonde et chantante.

— Le père dit que le gouvernement actuel regroupe des représentants de toutes tendances : bouddhistes, caodaiïstes. Il y a des gens qui peuvent être amis avec les Américains. D'autres qui peuvent s'entendre avec les Français, d'autres avec les catholiques... avec les Anglais... les Chinois.

— Croyez-vous qu'ils s'entendront ?

Le père Khin se penche en avant. Il porte une chemise ouverte sous sa soutane noire.

— Monseigneur dit qu'il faut une forte tête politique.

— Y a-t-il une chance de réussite ?

Le petit vicaire regarde son supérieur qui joint les mains en prononçant quelques mots, se retourne vers moi, éclate de rire et dit :

— Il faut prier... beaucoup prier...

Tout se passe comme si les Saïgonnais étaient profondément indifférents à leur sort. Si l'on excepte les catholiques, il est difficile de rencontrer quelqu'un qui soit délibérément opposé à l'arrivée des communistes. Le seul sentiment que nourrit la foule est un anti-américanisme féroce.

« Paie et tais-toi », dit un pro-verbe.

Un Américain se fait cirer les chaussures à la terrasse du Continental. Le garçon chasse le cirer qui revient, emporte les souliers et va s'installer au bord du trottoir. Le militaire reste là, pieds nus, jambes étendues et les yeux dans la vague. A la table voisine, les têtes vietnamiennes se penchent les unes vers les autres. Il y a un silence. Et, encore, un grand éclat de rire.

18 HEURES

Nguyen Van Hoang, secrétaire à la Swissair traverse la rue Catinat d'un pas rapide et pousse la porte de son bureau. Le directeur de l'Agence, un Suisse, lève la tête.

— J'espère que mon absence ne vous a pas trop dérangé, dit Hoang.

— Puisque je t'avais donné ton après-midi !... Je ne t'attendais même pas ce soir.

Le Vietnamien sourit et se dirige vers sa table. Il range les dossiers. Place la machine à écrire sous sa housse, aligne les crayons sous le sous-main. Il est six heures.

— Monsieur le Directeur, dit

Hoang, je suis obligé de vous demander d'accepter ma démission.

Le Suisse se renverse en arrière dans son fauteuil.

— Tu n'es pas bien ici ? dit-il. Tu veux une augmentation.

— Ce n'est pas pour ça, monsieur le Directeur... Mais voyez-vous demain... je serai ministre du Travail.

19 HEURES

Le soleil se couche.

L'astre est un disque rouge sur ciel de soie. Sur le port, les hommes en chemise et pantalon blanc, les femmes en tuniques, marchent lentement le long du quai ou s'arrêtent à l'éventaire d'un marchand ambulant pour acheter des tranches de papaye orange, des pastèques rouges, des ananas dorés, des myrtilles pourpres ou des plaques brunes de poisson séché. Un vent frais qui vient de l'autre rive secoue la fumée des petits réchauds de terre à charbon de bois.

A la terrasse du restaurant flottant, les serveurs chinois mettent le couvert. Les hommes des « pousses », couchés dans leur véhicule tirent sur leur cigarette.

La coque ronde de la vedette qui fait la navette le long de la rivière a quitté sa jetée de bois. Une quirlande d'ampoules de toutes les couleurs se balance entre ses superstructures... On la voit, bien assise sur les eaux, remonter le courant. Elle laisse derrière elle le village criard d'une musique ancienne.

22 HEURES

Un taxi 4 CV délabré descend à 80 à l'heure la rue Catinat. Il vire sur deux roues devant le Majestic, évite de justesse quatre cyclo-pousses montés par des Américains qui hurlent et stoppe brutalement devant un immeuble de béton de trois étages. Une Européenne, le visage ravagé par

le chagrin, met pied à terre. Elle traverse le trottoir et, sous une plaque de cuivre gravée « Consulat de France », presse le bouton d'une sonnette. Un garde vietnamien apparaît à la porte et dit : — Les bureaux sont fermés. La femme réclame une feuille de papier et écrit ce qui suit :

— Monsieur le Consul, où dois-je m'adresser, mon mari a été enlevé par le Vietcong à 11 heures ce matin ?

23 HEURES

Des témoignages de reconnaissance écrits sur du papier jauni, des coupures de journaux, un diplôme encadré de bleu attestant que le propriétaire des lieux est docteur en astrologie, constituent les seuls ornements de ce bureau des faubourgs de Cholon.

Deux Vietnamiens assis de part et d'autre d'une table carrée, s'entretiennent à voix basse. Celui qui tourne le dos à la porte est un homme d'un certain âge en veston et cravate. Son vis-à-vis, avec une chemise ouverte, ses cheveux coupés courts et son visage sans ride, a l'aspect d'un étudiant.

— Nous entrons dans l'année du Serpent. Elle sera dominée par Tho Tinh, dit le jeune homme qui est l'un des plus célèbres parmi les cinquante astrologues de Saigon, à prédire l'avenir tant aux hommes d'affaires, qu'aux hommes politiques et même aux soldats. — Tho Tinh était déjà là en 54, soupire le consultant.

— C'était l'année du Cheval. Mais cette fois... Hoa Tinh interviendra.

— Ce qui veut dire ?

— Beaucoup de sang... et après seulement... après... la paix.

L'homme en veston se lève, laisse 900 piastres sur la table et sort... Les femmes assises sur le trottoir le suivent du regard quand il monte dans la Chevrolet conduite par un chauffeur, mais dans leur visage, seuls les yeux bougent.

JEAN DURIEUX.

PENDANT CE TEMPS, AUX FRONTIÈRES DE LA GUERRE UNE MISSION DE PAIX...

Croulant sous les colliers de jasmin, de roses et de seringas, Georges Pompidou a été le premier chef de gouvernement français accueilli en Inde et au Pakistan depuis l'indépendance de 1947. Il était surtout l'envoyé du général de Gaulle qui a proposé la neutralisation du Sud-Est asiatique. Les deux grands États du sud de l'Asie — 550 millions d'habitants — sont d'accord : ils ont une frontière commune avec la Chine et ils redoutent l'extension du conflit vietnamien. En quinze jours d'un fabuleux voyage, l'ambassadeur a gagné deux alliés de poids à la diplomatie française.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JACK GAROFALO

